NOUVELLE-ORLEANS
SAMEDI MATIN, 17 JUILLET.

FEUILLETON.

LE PRINCE POGOUTZINE,

PAR

ERNEST DAUDET.

I.

Dans les premiers jours du mois de mai 1862, vers trois heures de l'après-midi, dans ces jolies voitures découvertes qu'on désigne sous le nom de victorias, attelée de deux fringants chevaux alsaciens, arrivait dans la rue Notre-Dame-des-Champs. Un homme de tournure élégante et jeune, sauta sur le trottoir, poussa d'une main ferme une porte entrebâillée derrière lui, et entra dans un jardin dessiné avec goût, entretenu avec soin, au fond duquel on découvrait, à moitié cachée derrière trois plantes, une petite maison à un seul étage. Sitôt avant et à droite de cette maison, se trouvait un pavillon en briques, dont les croisées hautes et larges, laissaient deviner qu'il y avait là un atelier de peintre ou de sculpteur. Le nouveau venu se dirigea de ce côté, mais il n'avait pas fait trois pas dans le jardin qu'un jeune homme sortit de l'atelier pour marcher à sa rencontre.

Ce jeune homme, âgé de vingt-huit ans environ, était de petite taille, d'une complexion un peu frêle. La maigreur de son corps, la pâleur et la transparence de son visage, l'éclat et la mobilité de son regard annonçaient une organisation maladive, et tout au moins nerveuse à l'excès.

— M. Robert Lagardie? demanda le visiteur.

— C'est moi, monsieur.

— C'est bien vous que je désirais connaître. Je suis le prince Pogoutzine.

Celui qui s'exprimait de la sorte, touchait à la quarantaine. Il était grand, bien fait, brun de cheveux et de barbe. Ses moustaches retroussées à la Henri-Quatre laissaient découvertes des lèvres rouges et pulpeuses. Ses traits se distinguaient par une regularité qui eût fait honneur à ceux d'une jolie femme. Seul, le nez dépassait l'ensemble, un nez fort et aplati à son extrémité. Les yeux très grands et profondément gris, mais inquiets et vaguement de défiance, trahissaient une intelligence vive, ou le vice exerçait, après avoir recouvert dans toutes les parties de l'Europe, des créations plus ou moins heureuses. Mais jamais, peut-être, on ne s'étonnait plus de ce nom que lorsque, en face de ce visage, on voyait ces mêmes yeux, ce nez, ce front, ce menton, ce teint, ce sourire, ce port de tête, ce maintien, ce geste, ce regard, ce ton, ce tout enfin, qui vous faisait dire : Voilà un prince !

Pogoutzine regarda le peintre avec bienveillance.

— Vous avez raison d'être indépendant, monsieur.

— C'est mon seul mérite. Au surplus, je ne dois pas vous cacher que jusqu'ici je n'ai point de portrait.

— Et non !

A cette question le peintre se dirigea vers le tableau voilé. Tirant un cordon qui fit glisser le drap, il mit sous une lumière, il découvrit la toile en disant :

— Le voici.

C'était un portrait de jeune fille qui aurait pu être le rêve des plus intimes pensées de l'artiste. Tout était parfait, dessin, couleur, lumière. Mais c'est moins la perfection artistique de l'ouvrage, que la vie intensément vraie de l'ouvrage, que la jeune fille elle-même. Il en avait vu beaucoup dans sa vie de libertin, surtout dans ce Paris, où le commerce du plaisir s'exploite non voilé, où le vice rôdait, après s'avoir recrutés dans toutes les parties de l'Europe, les créatures les plus idalement belles. Mais jamais, non, jamais il n'avait rencontré une telle alliance adorable, absolument que la personne dont le portrait était devant lui.

Il avait dit idéal tout à l'heure. Elle était représentée debout, portant une gerbe de lilas de la plus de ses robes blanche, sans baguette ou devise, sans fond d'une ou plus pure. Les lignes droites du visage, exprimant une extrême candeur, attestaient l'intégrité, comme elle trahissait le type de la race slave. Le front, le menton, le nez, les yeux, les lèvres, les joues, les mains, les pieds, tout, jusqu'à la pose, tout était plein de noblesse, de douceur, de candeur, une noblesse, une douceur, une candeur, une pureté, une virginité, une innocence, une ignorance du mal, une ignorance du bien, une ignorance de la vie, une ignorance de l'amour, une ignorance de l'ignorance, qui, en vous montrant une jeune fille, vous faisait dire : Voilà une jeune fille !

Le peintre, qui l'accompagnait, vit avec joie le trouble, l'ébahissement, l'admiration, le ravissement de son ami. Il ne lui avait pas dit que le modèle, c'était sa fille, sa fille unique, sa fille adoptive, sa fille de cœur, sa fille de tout, sa fille de tout, sa fille de tout